

Corfou, Marseille, Genève : sur les pas d'Albert Cohen

Autor(en): **Bofford, Jacques**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Généralions : aînés**

Band (Jahr): **30 (2000)**

Heft 4

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-826409>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Corfou, Marseille, Genève

Sur les pas d'Albert Cohen

Une enfance entre Corfou et Marseille, une carrière de fonctionnaire international, mais surtout d'immense écrivain. Albert Cohen a laissé derrière lui, notamment à Genève, souvenirs et chefs-d'œuvre.

Il faisait chaud, toujours très chaud, dans l'appartement surchauffé qu'Albert Cohen et sa femme Bella occupaient dans un immeuble de l'avenue Krieg, à Genève. Mais l'impression d'étouffement que l'on éprouvait en entrant était vite gommée par la voix charmeuse, l'accent inimitable et l'extraordinaire talent de conteur de l'écrivain.

La première fois que j'étais allé l'interviewer, en juin 1968, il avait 73 ans et venait de publier son chef d'œuvre, *Belle du Seigneur*, un fabuleux roman d'amour de 845 pages, paru depuis lors dans La Pléiade, un roman à la fois touffu, baroque, drôle, sensuel, pessimiste et passionné.

Il m'avait reçu avec la simplicité des plus grands, la courtoisie souriante d'un auteur comblé et avait répondu à toutes mes questions avec cette manière qu'il avait de faire chanter les mots et les phrases.

A la fin de l'entretien, il m'avait demandé de revenir le voir. J'avais évidemment accepté avec enthousiasme et je lui avais dès lors rendu visite régulièrement jusqu'à la fin de sa vie. J'arrivais vers 18 heures. Bella m'accueillait et me précédait jusqu'au salon, où il m'attendait, assis dans un fauteuil et vêtu le plus souvent d'une robe de chambre en soie bordeaux. Je m'asseyais en face de lui, près de la desserte d'acajou sur laquelle trônait une photographie dédicacée de Marcel Pagnol, son meilleur ami. Puis sous l'œil faussement réprobateur et chargé de tendresse de sa femme, qui se retirait alors discrètement, je pouvais exceptionnellement lui offrir une cigarette, une seule, car il n'avait plus le droit de fumer. Il l'allumait aussitôt, tirait

quelques bouffées avec un réel plaisir, et nous commencions à bavarder.

Très vite, je préférerais me taire pour l'écouter parler et évoquer notamment ses souvenirs d'enfance, à Corfou et à Marseille: «Je ne suis resté à Corfou que jusqu'à l'âge de cinq ans, mais ces quelques années ont beaucoup compté pour moi. Corfou, c'était d'abord la mer, extraordinaire de pureté et de transparence, puis ma famille, bien sûr. C'était une famille patriarcale. Mon grand-père, ses enfants, ses fils lui baisaient la main. Les hommes mangeaient à table, les femmes étaient debout et servaient. Mon grand-père avait été le plus riche fabricant de savon. Mais en même temps, il était un puritain, et sa déconfiture est venue de ce qu'il fabriquait du savon très vilain, une simple boule difficile à manier. Ses enfants lui avaient dit qu'il fallait faire des savons plus faciles à prendre et surtout parfumés. Mais il avait refusé, parce que c'était immoral. A treize ans, lorsque je suis retourné à Corfou, alors ça a été une grande époque de ma vie, et le mois que j'y ai passé m'a rempli de tous mes livres, de tous mes personnages. Ceux que j'appelle *les Valeureux*, ce groupe de cinq hurluberlus grandioses, eh bien c'est de là qu'ils viennent. Je n'ai vu personne, à Corfou, de ce genre, mais c'était dans l'air. Mon inconscient a flairé tout cela.»

Une langue pour patrie

A Marseille, ensuite, où il se rappelait avoir vu un tram avec étonnement et cherché le cheval qui devait le tirer... Albert Cohen s'était pris d'un amour extraordinaire pour la langue française. «C'était une patrie

pour moi.» Une patrie où il s'était réfugié un jour sombre de 1905. «Je sortais d'un cours pour cancre en arithmétique. C'était le jour de mon anniversaire et je me suis arrêté devant un camelot pour l'entendre parler le français. Il avait l'accent parisien, ça me paraissait le summum de la France, et je jouissais de la manière dont il parlait. Je regardais à droite et à gauche pour voir si on l'admirait autant que moi. Et alors que je me préparais à sortir mes pauvres petits francs pour acheter non pas un, mais trois bâtons de détacheur universel pour me faire bien voir de ce camelot à l'accent parisien, tout d'un coup je le vois qui s'arrête de parler, qui me regarde, et à ce moment-là, je suis effrayé par son sourire qui découvrait deux méchantes canines. Et il me dit: «Toi, tu es un petit youpin, ton père est de la finance internationale, tu viens manger le pain des Français. Va-t-en! Va voir à Jérusalem si j'y suis.» Je me rappelle que j'ai essayé de sourire. J'ai honte de ça: essayer de sourire. Mais je voulais l'influencer. Or, il a levé la main pour me montrer que je devais m'en aller. Et personne, dans le groupe de badauds qui était là à écouter, n'a défendu le petit enfant de dix ans. Et le petit enfant de dix ans est parti tout seul. Quand je suis arrivé à la maison, très tard, j'ai expliqué à mes parents ce qui était arrivé, et ils ont pleuré en regardant le petit enfant qu'ils avaient mis au monde et qui déjà connaissait la haine.»

Certains soirs, délaissant ses souvenirs, il préférait parler de Dieu, du sens de la vie, de la mort: «Le plus douloureux pour moi, ce n'est pas ma mort, m'avait-il dit au printemps 1979, alors qu'il venait de publier *Carnets 1978* et qu'il était sorti miraculeusement d'une grave dépression nerveuse doublée d'une anorexie, le plus douloureux, c'est de penser que ma femme, qui est beaucoup moins âgée que moi, restera pendant peut-

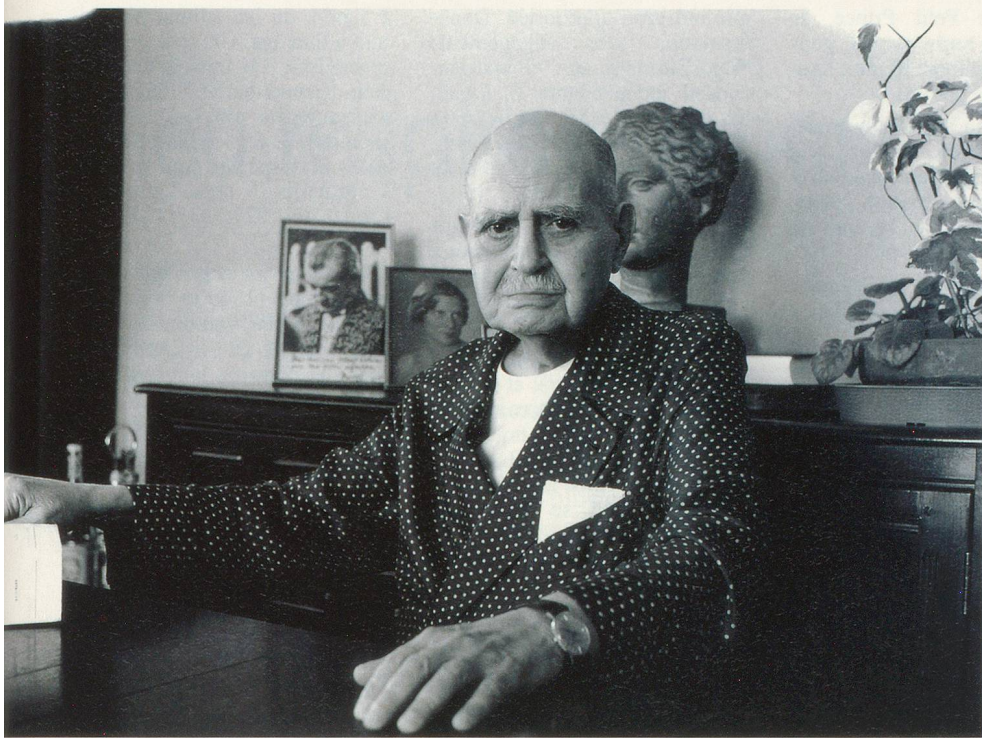


Photo Yves Debraine

Albert Cohen, photographié dans son appartement genevois en 1979

être beaucoup d'années sans ma présence. Et comme elle a toutes sortes de qualités, y compris celle d'être naïve et sans défense, j'ai peur pour elle. Je voudrais donc vivre encore longtemps. Et je souhaite aussi écrire encore. Quelquefois je me dis: A quoi bon? Maintenant ça va bien, ça suffit! Pour rien tout ça, pour rien, pour rien! Mais j'ai encore en moi beaucoup de joie, et une faculté de bonheur très grande, et un goût très grand d'écrire, de fumer... Je me sens plein de gaieté enfantine.»

Eternel enfant, Albert Cohen avait fait semblant de le rester durant toute sa vie, une vie riche de succès, de luttes aussi: contre l'intolérance, le rejet, l'exclusion, l'antisémitisme.

Après une licence en droit, il avait quitté Marseille en 1914 pour entrer au Bureau international du travail et s'était installé à Genève. «Je n'ai pas aimé la Suisse tout de suite mais, lorsque j'y suis arrivé, certaines choses m'ont frappé, comme cette phrase inscrite au fronton de l'université: «Le peuple de Genève, en consacrant cet édifice aux études supérieures, rend hommage aux bienfaits de l'instruction, garantie fondamentale de ses libertés.» Je me trouvais à Genève devant une cité d'une noblesse qui m'étonnait.» Plus tard, pendant la Seconde Guerre

mondiale, il avait été à Londres le conseiller juridique du comité intergouvernemental pour les réfugiés et il avait élaboré en 1946, ce dont il était très fier, l'accord international relatif à la protection des réfugiés. «Ce dont je suis le plus heureux, m'avait-il confié un soir, ce n'est pas d'avoir écrit *Solal*, *Mangeclous*, *le Livre de ma mère*, ou *Belle du Seigneur*, c'est d'avoir rédigé cet accord international.»

Un religieux athée

Alors qu'il vivait depuis peu à Genève, Albert Cohen avait eu rapidement envie d'écrire. Il avait envoyé un jour une trentaine de pages à *la Nouvelle Revue française* dont le directeur, Jacques Rivière, lui avait aussitôt demandé de signer un contrat pour ses prochains livres. «Je lui ai dit: je n'en ai pas, pas un seul. Alors il m'a répondu: signez toujours, nous ne vous mettrons pas en prison si vous ne nous donnez pas les cinq ou six volumes que nous vous demandons de nous envoyer. Et pendant de longues années – j'étais fonctionnaire à la division diplomatique du BIT – je n'ai rien fait. Puis un jour, simplement parce que la jeune femme qui était mon amie croyait que j'avais du talent, il a fallu

que je m'exécute.» En 1930, en effet, il avait publié *Solal*, un premier roman déjà porteur des principaux thèmes qu'il a ensuite développés: la condition juive, l'exil, l'épopée des Juifs de la mer Ionienne amoureux de la culture française, les femmes et l'amour. Comme *Solal*, Albert Cohen était un séducteur et avait à cœur d'appartenir à la communauté des hommes, d'être aimé, simplement, des femmes, de la société et de Dieu auquel il ne croyait pas mais qu'il révérait avec une conviction et un attachement sincère. «A la synagogue, lorsque le samedi, jour saint du sabbat, on passe les rouleaux des cinq commandements parmi les fidèles, eh bien moi qui suis un incroyant, je suis à ce moment-là le plus croyant des fidèles, et ému, parce qu'il n'y a rien de plus grand que la Loi, la Loi morale, la Loi de Moïse. Ce que j'admire dans Dieu, c'est la création de mon peuple. Mon peuple n'est pas l'élu de Dieu, mais Dieu est l'élu de mon peuple. Et moi, le Dieu d'Israël, je vois en lui simplement une projection, vers le ciel, de ce qu'il y a de plus pur dans le peuple d'Israël: le tempérament prophétique. Alors je révère un Dieu auquel je ne crois pas. Je suis un religieux athée.»

Religieux athée, Albert Cohen ne cessait pas à la fin de sa vie de s'adresser à Dieu pour lui demander de le délivrer de sa mécréance et pour l'implorer de se manifester. Frédéric Dard, qui connaissait bien l'écrivain, s'en est souvenu en écrivant la conclusion du magnifique hommage qu'il a rendu quelques jours après sa mort à son maître à comprendre, comme il l'appelait: «Dieu qui parle en pointillé à ceux qui le veulent, pour affermir leur besoin de foi, Dieu vous adressait des signes vite escamotés, dont vous doutiez l'instant suivant. Alors, pour le provoquer, vous lui écriviez les plus belles prières qu'aucune Eglise ait jamais inventées et qui furent lues aux rives de votre cercueil, Albert Cohen. Mais vous n'étiez plus là pour écouter votre musique. L'envie me vient, étrange, que vous ne soyez pas mort de votre mort, mais mort du dernier signe de Dieu que vous appelez, et qui est venu. Car la mort n'aurait jamais osé toute seule, Albert Cohen.»

Jacques Bofford